

Elle accueillit gracieusement son amie, parla du bon temps du pensionnat, adressa des questions, y répondit seule, et finit par embrasser cordialement sa chère Augustine.

— Tu t'es mariée après moi, dit Mme Courcy. — Oui, mais j'étais presque fiancée. Nos familles se connaissent. M. de Maisenfort père et la baronne de Risenval, baron de l'empire, s'étaient rencontrés autrefois ; mon père eut occasion de rendre un service à M. de Maisenfort, et plus tard ils résolurent d'unir leurs enfants. Notre arbre héréditaire n'avait pas eu le temps de pousser de racines, je le greffai sur celui de mon mari.

— Maisenfort ! un beau nom, dit Augustine. — Et daté de Bouvines, ma chère. — Tu n'habites pas un hôtel, mais un palais. — Tu le trouves beau ? Ce plafond est du Primatice, quand il vint en France travailler à Fontainebleau. Les dessus de portes, plus modernes, sont de Boucher, et ces lourds meubles dorés n'ont pas besoin de date. J'ai un Léonard admirable. Regarde cette coupe de Benvenuto, donnée par un pape à un ancêtre de mon mari. Mais ce n'est rien, il te faudrait visiter en détail le cabinet d'Alfred. Il a pour les arts un goût exquis. Et tout ce qu'il possède est parfait et authentique. Oh ! s'il voulait croire les Vandales du temps, il trafiquerait de toutes ces richesses, mais j'aime mille fois mieux vivre avec ma fortune relativement modeste, dans cet admirable hôtel peuplé de chefs-d'œuvre, que de les disperser pour augmenter mes revenus. On respire au milieu des belles choses. Je comprends les nobles Italiens ruinés, mourant de faim dans leurs galeries de grands-maîtres. Un marchand payerait les richesses artistiques de cet hôtel deux millions, mais mon cher Alfred le regretterait toute sa vie. Qu'y gagnerais-je ? des chevaux de plus et quelques toilettes excentriques. Ce n'est pas la peine. Et le troc serait mauvais. Je me sens l'âme heureuse, élevée dans ce grand milieu ; de petites choses, de petits calculs me rapetisseraient. N'es-tu pas de mon avis, Augustine ?

— Ah ! ma chère, ma maison semble une chaumière près de ton hôtel, et ton luxe me donne l'air d'une bibelotière de bas étage.

— Allons donc ! ne vas-tu pas t'affliger et te trouver à plaindre. Je n'ai point créé tout cela ; il a fallu des successions de Maisenfort pour les amasser. Depuis Philippe-Auguste, ils y ont mis le temps.

Augustine prit congé de son amie après lui avoir fait promettre de venir aux Haussois.

RAOUL DE NAVERY.

(La suite au prochain numéro.)

LES FUSEAUX DE GULDA

— « Grands et très-grands sont les fruits de l'hospitalité. »

III

LE SAMEDI

(Suite)

Elle se plaça près de la porte de la salle où maître Uttmann payait les mineurs, et, à mesure que l'un d'eux en sortait, elle lui demandait s'il connaissait Hubert de Laeken. Tous disaient non, mais un jeune homme, récemment enrôlé parmi les mineurs d'Uttman, dit à Gertrude :

— Hubert, l'aubergiste ? certainement, je l'ai connu, le joyeux compère. Il avait eu du bonheur ; arrivé du Brabant sans sou ni maille, simple compagnon forgeron qui voyageait pour se perfectionner, il avait, un beau jour, ferré à glace les chevaux de la belle veuve qui tenait l'auberge des Armes de Saxe. Elle lui fit aussi réparer ses landiers, puis sa crémaillère, et, enfin, le feu de la forge flamba tant et si bien qu'Hubert finit par épouser la veuve. Pendant cinq ou six ans leur maison fut la plus joyeuse de tout le Harz ; mais l'hôtesse mourut, et Hubert, pour noyer son chagrin, se mit à boire et devint un ivrogne fiéffé. Il fit des dettes, eut des querelles, laissa tout dépérir à la maison, et il est mort insolvable la semaine dernière, sans laisser d'enfants, bien heureusement. L'auberge est déjà vendue à Hermann Brunn. C'est dommage ! Hubert était un bon garçon. Vous devrait-il quelque argent, Gertrude ?

— Non point. Je ne savais même pas qu'il fût au monde.

— Alors vous ne vous chagrinez point de sa mort. Est-ce tout ce que vous désiriez de moi ?

— C'est tout, Péters. Au revoir

Elle retourna vers Gulda, se demandant s'il fallait tout lui dire. Gulda s'aperçut qu'elle hésitait.

— Ne me cachez rien, dit-elle, je vous en prie...

Gertrude lui répéta les paroles de Pé-

ters. Gulda pâlit ; elle ne prononça que ces mots : Mon pauvre frère ! et elle tomba comme foudroyée. Une fièvre cérébrale se déclara et pendant plusieurs semaines la malheureuse Gulda demeura entre la vie et la mort.

IV

L'EXILÉE

Lorsque enfin elle entra en convalescence, touchée par les soins affectueux de Gertrude, Gulda lui raconta sa triste histoire. Son père et son mari, luthériens comme elle, avaient pris part à une révolte à main armée des artisans de Bruxelles. Tous deux furent pris dans un combat, condamnés à mort et exécutés. Leurs biens furent confisqués, et Gulda, naguère l'une des plus riches dentellières de la ville, se vit réduite à ses propres ressources. Elle voulut venger la mort de son mari et prit part à une nouvelle conspiration contre le gouvernement espagnol. Le complot fut découvert, Gulda condamnée à une forte amende et bannie. Ses enfants étaient morts au berceau. Elle n'avait plus d'autres parents qu'un frère établi en Saxe. — Elle fut conduite à la frontière et s'achemina vers la Saxe en compagnie de quelques luthériens bannis comme elle, et qui espéraient trouver un asile dans les Etats de l'électeur de Saxe, Jean-Frédéric, qui s'était fait protestant. A Coudenberg en effet, ils trouvèrent des amis et du travail, et laissèrent Gulda continuer seule son voyage. Il ne lui restait que six lieues à faire pour atteindre Sonneberg. Le temps était beau : Gulda se mit en chemin. Rien ne faisait présager une tempête. Elle éclata cependant, et Gulda ne se souvenait que d'avoir été très-effrayée par les éclats de la foudre.

— Il est bien heureux pour vous, lui dit Gertrude, que nos petites aient voulu aller chercher le plat d'or. Si la nuit vous eût surpris, vous seriez morte transie sur la route, ma pauvre Gulda.

— J'en serais plus heureuse, dit Gulda. — Vous êtes donc bien assurée de votre part de Paradis ? Ah ! je n'en dirais pas autant, moi, et je prie matin et soir le bon Dieu de me donner le temps de faire pénitence et de me confesser avant de mourir.

— Vous et moi, Gertrude, c'est bien différent. Vous êtes entourée d'amis : rien ne vous manque chez vos maîtres, et moi, recueillie ici par charité, je m'en irai bientôt errer par le monde, sans savoir où reposer ma tête...

— Non, Gulda. Vous resterez avec nous. Je me fais vieille : les enfants me fatiguent. Je demanderai à madame de vous donner à moi comme aide. Vous apprendrez l'allemand, vous enseignerez à mes jeunes maîtresses à filer aussi bien que vous. Allons, courage, prenez mon bras. Je vais vous conduire au jardin. Laissez-le passé à la miséricorde du bon Dieu, l'avenir à sa providence, et tout finira bien.

Quelques semaines après, un dimanche, Gertrude devait rester seule à la maison pour garder le petit Henri, tandis que toute la famille était à la grand-messe. Elle appela Gulda qui lisait la Bible dans sa chambre et lui dit :

— Venez voir le petit enfant, comme il est joli !

— Ah ! dit Gulda, depuis que j'ai vu mourir les miens, je ne puis regarder les enfants que mon cœur ne soit comme déchiré.

Elle suivit Gertrude cependant, et souleva le rideau de la berceuse de bois peint. Henri s'éveilla, et regardant Gulda, lui tendit ses petits bras en disant le seul mot qu'il sût prononcer : Maman !

Gulda fondit en larmes, et le prit dans ses bras.

— Il ressemble aux miens, dit-elle ; Gertrude, je vous en prie, laissez-le-moi tenir quelquefois.

Bientôt la pauvre exilée sembla s'accoutumer à sa nouvelle condition. Elle aidait Gertrude dans toutes ses occupations, et ne la quittait guère plus que son ombre. Elle était fort douce avec les enfants, fière et réservée avec les grandes

personnes. Ne comprenant que quelques mots allemands, elle ne pouvait s'entretenir qu'avec Gertrude et les petites filles, à qui leur vieille bonne avait appris un peu de flamand. Gertrude lui parlait toujours de Bruxelles : elle essayait aussi de la convertir, mais sur ce point Gulda restait froide et impénétrable.

Barbe Uttmann était bonne pour Gulda, comme pour tous ses domestiques. Mais elle lui parlait peu, et nécessairement par l'entremise de Gertrude. Gulda semblait, du reste, éviter sa présence. Le bonheur de cette femme comblée de tous les dons du ciel, aimée, honorée, riche, aussi heureuse mère qu'heureuse épouse, faisait mal à l'exilée, et son cœur oppressé se partageait entre l'envie et la reconnaissance.

V

LE FIL DE LA VIERGE

Jamais Gulda n'entrait dans l'église, mais elle aimait à se promener dans le cimetière qui l'entourait, et cherchait toujours à y entraîner Gertrude et les enfants. Gertrude résistait, assurant qu'il était inconvenant de voir des enfants jouer près des tombes, et qu'il valait bien mieux promener Marie-Anna, Johanna, Lisbeth, Gretchen, Léna, Tina, Amélie et le petit Henri dans les jolis prés qui bordaient la rivière. Enfin elles trouvèrent moyen de s'accorder. Au milieu d'une prairie qui appartenait à Conrad, s'élevait une petite éminence couronnée de bouleaux, et d'où l'on apercevait les croix du cimetière dominées par l'église romane et le vieux clocher. Au bas du tertre coulait une source vive où les enfants aimaient à placer de petits moulins qu'Etienne fabriquait pour ses sœurs. Gulda obtint que la promenade fût toujours dirigée de ce côté. Elle s'asseyait sous les bouleaux, et tout en filant et en surveillant les jeux des petites filles, Gulda regardait souvent le lieu de repos où elle pensait devoir bientôt trouver son dernier asile. Vieillesse avant l'âge par le chagrin, Gulda n'était plus que l'ombre d'elle-même. Ses cheveux avaient blanchi, ses mains, pâles et amaigries, semblaient transparentes, et ses yeux paraissaient s'entourer d'un cercle plus noir chaque jour. L'extrême propreté des Flamandes et son bonnet de veuve donnaient à son costume un air monastique, et les habitants d'Anneberg disaient d'elle : — Cette hérétique a l'air d'une peintre d'église, il serait bien dommage qu'elle s'abjurât point de mourir. Elle ne vivra guère plus, la pauvre créature !

— Je me meurs d'ennui, dit-elle un jour à sa vieille amie Gertrude.

— Et comment faites-vous pour vous ennuyer, Gulda ? vous travaillez toujours, personne, dans tout le Hartz, ne file tant et si bien que vous.

— Filer n'occupe que les doigts, et tandis que mon fuseau tourne toujours de même, je m'ennuie. Autrefois je faisais un travail qui demandait tant d'adresse, tant d'attention, qu'il me faisait oublier mes peines ; et lorsque je voyais les fils légers et presque invisibles se transformer en merveilleux tissus, destinés à durer bien plus longtemps que ma vie, et que les princesses payaient mille fois leur poids d'or, alors j'étais fière et contente de mon ouvrage. Mais tout cela est fini. Mes yeux fatigués de larmes se fermeront bientôt, et je dormirai sous une terre étrangère. Souvenez-vous bien de ce que je vais vous dire, ma bonne Gertrude.

Vous voyez cette petite clé, qui ne quitte jamais mon cou. Elle ouvre ma valise, mais par un secret que je vous ferai voir. Quand je serai morte, vous prendrez dans cette valise une petite bourse et quelques bijoux, débris de mon aisance d'autrefois. Je vous les donne. Puis, vous verrez un carreau à dentelle, dont le tiroir contient plusieurs centaines de fuseaux chargés de fil de Courtray, et quelques bouts de dentelle. Promettez-moi que ces objets seront enterrés avec moi.

— Il y aurait mieux à faire, Gulda ; mais enfin, puisque vous le voulez, je vous obéirai. Quant à votre argent, je n'en ai pas besoin, et je l'emploierai en

messes pour le repos de votre âme ; du reste, je ne suis pas destinée à vous survivre. J'ai au moins trente ans de plus que vous. Ne parlons plus de cela.

Et, prétextant qu'elle avait oublié quelque chose au logis, elle s'éloigna, emportant Henri, qui s'était endormi sur l'herbe.

J. O. LAVERGNE.

(La fin au prochain numéro)

SPECTACLES BARBARES.—Une jeune femme de vingt-trois ans vient d'être tuée d'un coup de carabine par une de ses camarades sur un théâtre de Variétés, à Pawtucket, dans le Rhode Island. Cette histoire a été racontée sommairement à la première nouvelle. On a eu depuis quelques détails sur l'événement. Melle Volante, la victime, dont le nom véritable était Lottie Mailly, était une fille de campagne, qui quitta il y a trois ans la maison de sa mère, veuve et habitant le village de Phelps, dans l'Etat de New-York, pour venir gagner sa vie en cette ville. Elle se plaça comme servante ; mais elle se fatigua de la domesticité, et prit des leçons d'un gymnaste en renom, Frank Monroe, qui la forma aux exercices du trapeze. Elle remplit plusieurs engagements dans ce genre de spectacle, d'abord à l'Olympic Theatre de Brooklyn, puis dans diverses autres entreprises, à New-York, à New-Haven, et enfin à Pawtucket Opera House. Là, elle se trouva en représentation avec une femme qui avait été autrefois *waiter girl* chez Harry Hill, et s'était liée avec un boxeur nommé Fowler, qui lui avait enseigné son état ; elle s'était fait un nom dans un assaut avec le pugiliste Peter Lawler, de Californie. Plus tard elle changea le nom de Josie Fowler, qu'elle avait pris, pour celui de Jennie Franklyn, emprunté à un autre acrobate, qui lui avait appris à tirer à la carabine. Après trois ans d'exercice, elle parut sur les planches, il y a quelques semaines, en compagnie de son instructeur, et c'est alors qu'elle commença la dangereuse pratique d'enlever avec une balle une pomme placée sur la tête de celui-ci d'un côté à l'autre du théâtre. Le tour était d'autant plus périlleux que Jennie Franklyn ne visait pas sa cible vivante en face, mais le dos tourné, la carabine appuyée sur l'épaule, et en regardant dans un miroir. Plusieurs fois elle avait exécuté cette prouesse avec succès aux applaudissements d'un public moitié fanatique, moitié incrédule ; mais vendredi dernier, pour un motif ou pour un autre, Franklyn refusa de s'exposer à la balle de sa *partner*, et Melle Volante, alias Lottie Mailly, par une bravade en rapport d'ailleurs avec son caractère aventureux, s'offrit volontairement à prendre sa place. On sait le résultat. La malheureuse fille est tombée foudroyée ; la balle l'avait frappée juste au milieu du front, à la naissance des cheveux, et avait pénétré de deux pouces dans la cervelle. Elle est morte dimanche soir.

CHIENS FIDÈLES.—Nous lisons dans le *Herald* d'Omaha, 29 mars :

Le dernier orage sur les plaines a été d'une violence peut-être sans précédent. Deux voituriers, J. McDermott et un de ses compagnons, étaient partis le matin avec leurs attelages de Camp Robinson pour Sidney. Peu après le commencement de l'orage, ils ont été séparés et ils se sont perdus de vue. McDermott a été retrouvé samedi dernier seulement, dans les remarquables circonstances suivantes : Pendant douze jours il avait erré au hasard, accompagné de ses deux chiens, sans vivres, exposé jour et nuit à la furie de l'orage et couchant à la belle étoile. Il était réduit à l'état de squelette. Il a vu passer un jour quelques jeunes gardeurs de bœufs, mais ils ont disparu sans entendre les appels de sa voix affaiblie. Samedi dernier, ces mêmes bergers ont entendu de loin des gémissements indistincts, et se dirigeant du côté d'où venait le son, ils ont trouvé deux chiens éteints et pouvant à peine se soutenir sur leurs jambes.

Les bergers ont jeté quelques morceaux de viande aux bêtes affamées, qui les ont ramassés, mais au lieu de les manger, les ont emportés dans leur bouche. Les bergers, justement surpris de voir des chiens évidemment mourant de faim refuser de manger, les ont suivis, et c'est ainsi qu'on a retrouvé James McDermott, auquel les chiens ont porté le plus vite possible la viande qu'ils venaient de recevoir et qu'il a dévorée gloutonnement, non sans leur en abandonner une part. Le fait semble presque incroyablement, mais il est affirmé par plusieurs personnes parfaitement dignes de foi et qui n'auraient d'ailleurs aucune espèce d'intérêt à inventer une semblable histoire.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désireraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

Nous pouvons fournir quelques séries complètes de *L'Opinion* depuis sa fondation (1870).

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de dépression et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au R^{ev}. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.